

Les origines du christianisme Égyptien

Autor(en): **Kasser, Rodolphe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **12 (1962)**

Heft 1

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380771>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES ORIGINES DU CHRISTIANISME ÉGYPTIEN

« Les origines de l'Eglise d'Egypte sont enveloppées de l'obscurité la plus complète. La première fois que nous entendons parler de cette Eglise, vers la fin du II^e siècle, elle paraît déjà vieille ; il y a déjà longtemps qu'il y a des chrétiens à Alexandrie et dans la vallée du Nil. » Ainsi s'exprime Gustave Bardy dans son ouvrage *La question des langues dans l'Eglise ancienne*, Paris, 1948, p. 38. Dans ce chapitre de son livre, Bardy s'est intéressé aux origines du christianisme égyptien en général ; or, ce que nous examinerons particulièrement ici, ce sont les origines du christianisme égyptien de langue copte ; mais si l'on veut tenter d'obtenir une vision claire et objective de ce point particulier, on ne saurait se dispenser d'envisager en même temps tout son contexte général.

Le point de départ géographique du christianisme étant la Palestine, il semble naturel que, lorsque cette religion nouvelle a franchi les limites de son pays d'origine, elle se soit répandue d'abord dans les contrées immédiatement limitrophes. De même, si nous renversions un récipient plein d'eau sur une table, l'inondation, de proche en proche, gagnerait de tous les côtés à la fois. Mais on voit tout de suite combien cette image est fallacieuse et mal adaptée à l'objet qui nous concerne : cette table est horizontale et lisse... mais si elle était bosselée ou penchée, l'eau ne s'y répandrait pas avec régularité ; en renversant le récipient d'un seul coup, nous donnerions à l'inondation un point de départ temporel unique : et encore, la direction du jet d'eau devrait être perpendiculaire à la table, faute de quoi l'eau aurait tendance à progresser beaucoup plus d'un côté que d'un autre. Ces conditions idéales sont loin d'être réunies en ce qui concerne les origines du christianisme. Où est le point de départ unique ? L'envoi des douze ou des soixante-douze disciples ? La Pentecôte ? Le synode de Jérusalem ? Il paraît bien évident que le christianisme a commencé à filtrer hors du cercle des Douze pendant le ministère même de Jésus, avant sa passion : christianisme incomplet sans doute, mais déjà authentique, et recueilli, emporté au hasard d'une rencontre. Et puis,

la religion nouvelle a pu trouver, dans un pays, un terrain beaucoup plus favorable qu'ailleurs. Elle a pu, prêchée dans certaines régions par une personnalité aussi forte que celle de Paul, prendre racine et se développer beaucoup plus vite qu'en des contrées moins favorisées. Mais gardons-nous de considérer le Nouveau Testament comme un document décrivant de façon complète tous les débuts de la mission chrétienne. L'auteur des Actes des apôtres a écrit ce qu'il a vu, ou ce qu'il a pu apprendre directement : toutefois, il ne pouvait être partout en même temps, ni même interroger tous les témoins, ou tous ceux qui détenaient des renseignements sur cet ensemble d'événements. Il y eut sans doute d'autres missions que les missions pauliniennes, des missions en terre païenne, dont les résultats ne furent peut-être pas spectaculaires... à moins que les Eglises nées de ces missions n'aient été, dès le début, suspectées d'hérésie, et qu'on ait voulu, plus tard, parler d'elles le moins possible.

Pratiquement, l'Israël ancien n'avait que deux voisins importants, où l'implantation juive a été notable : au nord, la Syro-Mésopotamie, et au sud, l'Égypte. À l'est, se trouvait l'Arabie, déserte, à peine peuplée, mal pénétrable ; à l'ouest, il y avait la mer Méditerranée, dont les Israélites ne s'occupaient guère, et dont ils étaient d'ailleurs partiellement séparés par les Phéniciens au nord et les Philistins au sud.

À l'époque chrétienne, la situation n'a changé que sur un point : l'Arabie, restée en dehors du monde romain, est encore une zone presque fermée, mais, en revanche, l'ouest s'est ouvert : par les ports de sa côte, la Palestine est entrée en contact direct avec le commerce maritime intense favorisé par l'unité politique imposée à la Méditerranée. Cette contrée devient donc également voisine de pays aussi lointains que l'Afrique, l'Italie, la Grèce, l'Asie. La *Syrie* fut touchée par le christianisme dès le début des temps apostoliques (Actes 11 : 19, 26), et bien que le grec y fût la langue officielle dans les villes, les premières versions bibliques en langue syriaque paraissent remonter au moins au II^e siècle. L'*Asie* fut atteinte par la mission paulinienne, mais pas immédiatement. Lors de son premier voyage, Paul ne s'aventura pas aussi loin. La seconde fois qu'il se mit en route, l'apôtre, empêché par l'Esprit (Actes 16 : 6), évita d'abord la vaste contrée environnant Ephèse, sans doute parce que l'Évangile y avait déjà été annoncé ; au moment de son retour, il ne toucha cette ville que par la mer. Il faut attendre le troisième voyage pour voir Paul aborder franchement et traverser toute la province d'Asie. Cependant, avant de se rendre à Ephèse, l'apôtre avait déjà commencé l'évangélisation de la *Grèce* : mais là, il n'y avait pas à proprement parler de problèmes de traduction, puisque la « koinè » s'y trouvait chez elle. Lorsque, dans la dernière période de son ministère, Paul arriva en

Italie, il y fut accueilli par des chrétiens déjà organisés, semble-t-il, en communautés (cf. Actes 28 : 14). Nous ignorons, enfin, quand l'Évangile fut apporté en *Afrique* ; sans doute est-ce à une époque très ancienne. L'Afrique était l'une des régions de l'Empire où le grec s'était le moins bien implanté ; mais les dialectes locaux, berbère, punique, étant en forte décadence, ce fut bientôt le latin qui prévalut. La première version biblique latine date d'avant Tertullien (160-240 env.), et pourrait avoir été faite en Afrique, avant de gagner Rome, avec cette vague linguistique nouvelle qui fit reculer, en Occident, le grec devant le latin.

Examinons maintenant le cas de l'*Egypte* : dès la seconde moitié du III^e siècle, nous y trouvons une Eglise florissante, bien implantée même chez les indigènes ne parlant pas le grec, et dotée au moins de l'une des versions coptes, la sahidique, parvenue, au-delà du stade des essais individuels, à sa forme classique, celle qu'elle gardera pendant les siècles suivants. Est-il vraisemblable que cette version classique n'ait pas été précédée de traductions partielles et provisoires, plus anciennes ?

Rappelons, avant d'examiner ce problème, que l'Égypte s'était largement hellénisée dès la conquête d'Alexandre, soit dès le début du III^e siècle avant Jésus-Christ. En Basse-Égypte, le grec prédominait fortement dans les villes, et l'usage officiel de cette langue s'était même étendu à la haute vallée du Nil : aussi, quand il fut question de promouvoir le parler indigène vulgaire, le copte, à l'état de langue littéraire, fut-on amené tout naturellement à adopter l'alphabet grec (complété de quelques signes) pour remplacer les caractères démotiques, d'un usage trop compliqué. De plus, le copte s'enrichit d'un nombre considérable de mots grecs, qui font souvent double emploi avec leurs synonymes d'origine égyptienne.

N'oublions pas, en outre, qu'il existait là-bas, en particulier à Alexandrie, ville fortement hellénisée, une importante minorité juive de langue grecque, à qui l'on doit la plus ancienne version de l'Ancien Testament, celle des Septante. Toutes ces conditions, jointes à l'intense curiosité religieuse des autochtones, faisaient de l'Égypte un terrain extrêmement favorable à la pénétration de toutes sortes de doctrines nouvelles ; le christianisme en profita sans doute au même titre que les autres mouvements religieux, ses rivaux. Mais s'il n'avait pas à craindre un accueil trop hostile, un danger plus subtil pouvait le guetter dans ces milieux en pleine effervescence spirituelle : celui d'être associé à d'autres enseignements pleins de merveilleux mystères, d'être confondu avec eux, d'être profondément altéré dans l'esprit d'adeptes enthousiastes, et naturellement portés au syncrétisme. Toutefois, si ce danger fut réel (les écrits de sectes plus ou moins « gnostiques » nous le prouvent), on aurait tort d'en généraliser

les effets et de ne voir qu'hétérodoxie là où pouvaient se manifester, de façons déconcertantes et diverses, les multiples aspects d'un christianisme fidèle à ses origines, mais mal ébauché, à peine ordonné, rudimentaire.

Que savons-nous de certain sur les origines des communautés chrétiennes d'Égypte ? D'après une légende incontrôlable, saint Marc lui-même aurait apporté l'Évangile dans la terre du Nil... Quoi qu'il en soit, les Actes des apôtres nous font rencontrer, à Ephèse et à Corinthe, un chrétien égyptien, sans doute de langue grecque, Apollos, d'Alexandrie (Actes 18 : 24-19 : 1) ; cet homme, bien qu'imparfaitement instruit dans la vraie doctrine, était plein de zèle et de science. L'épître de Barnabas, du début du II^e siècle, semble également originaire d'Alexandrie. L'Égypte nous a fourni, en outre, deux petits débris de papyri bibliques grecs, qui ne sont guère plus tardifs : ce sont le P⁵² (Jean, à Manchester), et le P⁶⁴ (Matthieu, à Oxford). On pourrait citer aussi, parmi les copies bibliques, encore fort anciennes, mais beaucoup mieux conservées et d'un développement plus considérable, également trouvées dans cette contrée favorisée, le P⁶⁶ (Papyrus Bodmer II, évangile de Jean) et le P⁷⁵ (Papyrus Bodmer XIV-XV, évangiles de Luc et Jean), de la fin du II^e siècle ou du début du III^e, et encore les P⁴⁵ et P⁴⁶ à peine plus tardifs (Collection Chester-Beatty, importants fragments des évangiles, des Actes et des épîtres pauliniennes), etc. Il est vrai que l'Égypte est un pays qui se prête particulièrement bien à la conservation des documents anciens. Il n'en reste pas moins que ces témoignages sont fort instructifs, et nous prouvent concrètement la haute antiquité des communautés égyptiennes ; la diffusion de l'Évangile ne semble pas avoir été moins rapide ici qu'ailleurs. Il n'y a donc aucune raison de ne pas admettre que l'Égypte ait bénéficié de sa situation privilégiée (proximité de la Palestine), et qu'elle ait été l'une des premières régions à être touchées par la religion nouvelle.

Toutefois, jusqu'à la fin du II^e siècle, l'Église chrétienne d'Égypte semble avoir été presque uniquement de langue grecque. Ce n'est qu'au III^e siècle qu'on se préoccupa sérieusement d'évangéliser les campagnes, où le copte seul était bien compris ; au témoignage de Denys d'Alexandrie, lors de la persécution de Décus, parmi les martyrs, il y eut de nombreux chrétiens porteurs de noms authentiquement égyptiens. Il n'est donc pas surprenant qu'au III^e siècle on ait eu besoin d'une version copte biblique, et c'est sans doute à cette époque que fut fixé le texte de la traduction sahidique officielle ; les plus anciens manuscrits bibliques coptes retrouvés ne nous laissent guère de doute sur ce point.

Reste à savoir s'il y a eu, avant cette version, et peut-être même avant le III^e siècle, des essais de traductions bibliques en copte ; or,

cette question délicate est intimement liée à celle des origines du copte comme langue littéraire. Il y a d'abord un aspect purement paléographique du problème. Si la paléographie grecque des II^e, III^e, IV^e et V^e siècles est assez bien connue, les dates qu'on a essayé d'attribuer aux plus anciens témoins coptes restent encore extrêmement discutées. Il est vrai que le copte utilise un alphabet grec en tous points semblable à celui des manuscrits grecs, à l'exception de quelques signes empruntés par le copte au démotique. Il serait donc fort tentant d'appliquer purement et simplement au copte les critères de la paléographie grecque. Mais ce serait méconnaître un aspect essentiel de la question : un copiste grec du III^e siècle a derrière lui une véritable tradition, et son style est l'aboutissement d'une antique et longue évolution graphique ; un copiste copte de même époque en est encore aux premiers essais de son écriture, ou, du moins, n'a pour ainsi dire encore aucune tradition calligraphique copte derrière lui. Ce fait est particulièrement visible pour les signes empruntés au démotique : dans les plus anciens manuscrits coptes, ils n'ont pas encore acquis le style général des lettres grecques, ne sont, pour ainsi dire, pas « noyés » dans la régularité de la ligne ; mal assimilés, trop individualisés, ils prennent aussi des formes extrêmement diverses d'une copie à l'autre. Or, les mêmes maladresses, les mêmes indices d'inexpérience, peuvent-ils être retrouvés dans les signes d'origine grecque ? Ou, pour ces derniers, le copiste copte bénéficie-t-il des avantages de l'ancienne tradition calligraphique grecque ? Ces premiers copistes coptes avaient-ils été en même temps des copistes de textes grecs, rompus à leur métier ? Questions fort importantes, auxquelles il nous est, actuellement, impossible de répondre avec certitude. Quoi qu'il en soit, on peut s'attendre à trois phénomènes possibles :

a) Les premiers copistes coptes (les traducteurs du grec ?) ont imité le style calligraphique de leur modèle grec, plus ancien ; peut-être même ces scribes ont-ils intentionnellement archaïsé leur écriture. Une écriture copte devra donc toujours être déclarée un peu plus tardive (d'un demi-siècle, d'un siècle) qu'elle ne le paraîtrait d'après les critères de la paléographie grecque. Cette opinion est celle de copistes très autorisés, et fut professée entre autres par W. C. Crum, L. Th. Lefort et P. Kahle ¹.

b) La calligraphie copte fut soumise, dès le début, aux mêmes lois, et sujette à la même évolution que la calligraphie grecque ; les

¹ Cf. P. KAHLE : *Bala'izah I*, Oxford, 1954, p. 260 : « It should be obvious on all considerations that it is extremely dangerous to date fully standardised coptic texts earlier than the fourth century. » Il faut retenir cette invitation à la prudence, sans toutefois négliger l'irritant problème posé par les dates que nous proposent les spécialistes de la paléographie grecque.

mêmes critères doivent donc être utilisés pour les manuscrits coptes et grecs. C'est le principe appliqué couramment par les spécialistes de la paléographie grecque, quand il leur est demandé de dater un témoin copte : ils n'hésitent pas à faire remonter au III^e siècle un assez grand nombre de manuscrits coptes anciens. Toutefois, leurs estimations « optimistes » se heurtent à plusieurs difficultés d'ordre historique et linguistique, dont nous aurons l'occasion de parler plus loin.

c) On pourrait admettre aussi que l'écriture copte ait acquis, dès les débuts, et même pour les lettres grecques, un style assez particulier, et que ce style ¹ ait influencé à son tour la calligraphie grecque. Cette possibilité devrait être envisagée en tous cas dans les périodes où la littérature copte prit devint florissante, et où l'hellénisme commença à lui céder du terrain en Égypte, en particulier à partir des IV-V^e siècles, avec l'extension du mouvement monachique, allié avec une renaissance du nationalisme égyptien ². Si donc tel ou tel style copte particulier avait, à un certain moment, influencé la calligraphie grecque, on pourrait alors envisager de situer la date d'un document copte plus haut qu'il ne le semblerait au premier abord. Cette éventualité, purement théorique, et que rien jusqu'ici n'est venu confirmer, ne devrait cependant jamais être exclue du champ des possibilités.

Mais revenons au problème des origines du copte littéraire. Il existe une succession logique dans l'ordre des faits linguistiques, et cette succession va de l'égyptien au copte en passant par le démotique et le vieux-copte. Or, dans le temps, ces mêmes faits ne se succèdent pas de façon aussi précise : le copte n'est pas né d'un seul coup, balayant tout ce qui l'avait précédé. Le dernier texte hiéroglyphique daté est du 24 août 394 de notre ère. Le démotique, issu du nouvel-égyptien, commença à mourir au I^{er} siècle après Jésus-Christ... mais il se survécut encore jusqu'au V^e siècle : le dernier texte démotique daté est du 2 décembre 452. Cependant, dès la fin du I^{er} siècle de notre ère, se manifestèrent, ici et là en Égypte, des tentatives d'écrire, au moyen de caractères grecs, la langue littéraire ancienne, puis la langue populaire qui allait être la langue littéraire nouvelle ³. Com-

¹ Spécialement le style épais dit du IV^e siècle.

² La rapidité et la vivacité de cette renaissance fait d'ailleurs penser que l'hellénisation de l'Égypte resta plus superficielle qu'on ne le croirait : l'existence même de personnalités aussi exceptionnelles qu'Origène n'infirmes pas notre impression.

³ L'idiome vulgaire qui deviendra le copte a sans doute été parlé plusieurs siècles avant d'être écrit. Cf. M. CRAMER : *Das christlich-koptische Aegypten einst und heute*, Wiesbaden, 1959, p. 1 : « Vermutlich hat es um diese Zeit [époque

prenons bien que c'était là une transformation révolutionnaire ¹. Or il est rare que les révolutions suivent un cours régulier. Celle-là, affectant un domaine particulièrement complexe, ne se manifesta pas de façon uniforme ; surtout, elle ne progressa pas partout au même rythme : certains milieux égyptiens paraissent avoir évolué beaucoup plus rapidement que d'autres. D'une part, il est bien possible que l'essentiel du processus de désaffectation du langage littéraire classique se soit achevé très tôt, dans le courant même du II^e siècle ; et l'on a pu dire que le copte proprement dit était déjà essentiellement formé lorsque le christianisme commença à pénétrer dans les milieux indigènes ². Mais d'autre part, cet achèvement n'a pas empêché, simultanément ou même plus tard, la naissance et le développement d'autres recherches de systèmes graphiques, expérimentés dans des textes où les formes linguistiques anciennes sont encore préférées au véritable copte. Les documents extrêmement divers nés de telles tentatives sont classés sous la rubrique générale « vieux-copte ». On y trouve, à côté des caractères grecs, des lettres démotiques plus nombreuses que celles qui furent conservées par les dialectes coptes classiques. Le vieux-copte ne resta pas toujours au stade d'essais individuels et isolés : les documents nous montrent que certaines de ses formes avaient atteint, au III^e siècle, un degré de standardisation assez avancé. Par malheur, peu de témoins de ces diverses tentatives nous ont été conservés ; mais l'âge de ceux qui ont survécu est étonnamment variable. Parmi eux, le plus ancien qui soit connu est sans doute cet horoscope de la fin du I^{er} siècle ³ écrit au verso d'un manuscrit grec du British Museum ⁴. Ensuite, on a des documents vieux-coptes en tous cas jusqu'au IV^e siècle ⁵, à une époque où le copte

du démotique] eine Umgangs- und Schriftsprache gegeben deren gemeinsame Wurzel das Neuägyptische ist. Vergleichbar ist — in etwa — das Hervorwachsen des mittelalterlichen Vulgärlatein und des Italienischen aus der gemeinsamen Wurzel des klassischen Latein. »

¹ Elle est semblable à celle qui s'accomplit aujourd'hui en Chine, où l'on cherche à substituer à l'écriture traditionnelle un système graphique alphabétique. L'Égypte aussi était un pays très conservateur, et c'est là, pourtant, qu'allait s'accomplir un changement absolument radical, comportant l'abandon de traditions près de quatre fois millénaires.

² Cf. P. KAHLE : *Bala'izah*, I, p. 255 : « We may, therefore, with considerable justification conclude that before Christianity spread to Egypt proper about the middle of the third century, Sahidic was already essentially developed, and that, as far as the evidence goes, it had become the principal, if not the sole, written and spoken dialect of the more educated pagan Egyptian. »

³ Entre 95 et 130 ?

⁴ Cf. F. G. KENYON : *Catalogue of Greek Papyri in the British Museum*, London, 1893, No. XCVIII, Vol. I, Pl. LXXIII ; J. ČERNÝ, the Late P. E. KAHLE, R. A. PARKER, *The Old Coptic Horoscope*, *The Journal of Egyptian Archaeology*, Vol. 43, Oxford, 1957, p. 86 s.

⁵ Incantations contenues dans un texte magique grec de la Bibliothèque nationale (entre 275 et 400 ?) : cf. A. Z., XXXVIII, p. 85-93 ; XXI, p. 89-109.

classique était certainement déjà bien formé et largement utilisé : mais sans doute existait-il encore, ici ou là, quelques groupes d'irréductibles, qui préféraient « leur » copte à celui qui s'était imposé ailleurs. Des témoins encore plus tardifs nous montrent que, en ce qui concerne l'alphabet tout au moins, les nouveaux usages mirent beaucoup de temps à s'imposer partout : le Papyrus Bodmer VI, des IV^e-V^e siècles, est écrit en un véritable copte, certes (avec beaucoup d'archaïsmes), mais il utilise encore des lettres d'origine démotique en surnombre ¹, et qui sont tout à fait semblables à celles des textes vieux-coptes. Enfin, et c'est la tendance inverse, jusqu'au VIII^e siècle, on trouve des textes (en dialecte bachmourique ?) écrits avec l'alphabet grec seul, sans le secours des lettres tirées du démotique, ces dernières étant remplacées par les caractères, seuls ou groupés, formant en grec les sons qui s'en rapprochaient le plus ² : peut-être est-ce une survivance locale d'un usage fort ancien, remontant aux premières tentatives d'écrire le copte, et témoignant d'un essai (fait par des chrétiens ?) de ne plus utiliser du tout l'alphabet ancien, symbole détesté du paganisme.

Ainsi, pendant près de trois siècles certainement, et peut-être encore pendant plus longtemps, des stades linguistiques logiquement successifs ont coexisté en Egypte. La découverte d'un document tardif rapportant un fait linguistique primitif ne saurait donc exclure, ni même rendre invraisemblable l'existence de faits linguistiques plus évolués à une période plus ancienne ³. Rappelons-nous que notre documentation reste extrêmement lacuneuse, et ne représente qu'une infime proportion de ce qui a pu être écrit ⁴. L'antiquité, à la diffé-

¹ Il omet le *gi* du copte classique, comme tous les textes vieux-coptes, mais possède quatre signes supplémentaires, correspondant, approximativement, aux sons *k*, *n*, *š* et *aleph* (?) ; son écriture est, en cela, très semblable à celle de l'*Old Coptic Horoscope* de la fin du I^{er} siècle, dont les éditeurs ont, à tort, interprété le *k* démotique comme un *z* égyptien.

² W. CRUM : *Coptic Documents in Greek Script*, Proceedings of the British Academy, vol. XXV.

³ Nous ne pouvons nous rallier sans autres à l'opinion de F. Ll. Griffith, acceptée par P. KAHLÉ, *Bala'izah*, I, p. 262 : « Can the theory of the early date of the Coptic Versions be reconciled with the overlapping date of the Old Coptic texts ? The Old Coptic texts in the Paris Papyrus, dating from the end of the third century or probably later, were evidently written by a « good scribe » if not a « learned man », yet the alphabet and orthography are still clumsy. It seems somewhat improbable that the Coptic alphabet and the Versions of the Bible should already have been perfected, though rougher and ill spelt versions were current at the time », A. Z. XXXIX, 78 s. Ce raisonnement ne nous paraît pas convaincant : le cloisonnement spirituel de l'Egypte aux II^e-III^e siècles rendait la coexistence d'un vieux-copte rudimentaire et d'un copte très évolué parfaitement possible.

⁴ Qui aurait affirmé, avant la découverte des P. Bodmer III et VI, que nous aurions un jour un manuscrit *bohairique* du IV^e siècle, et un texte *biblique* des IV-V^e siècles écrit en caractères *vieux-coptes* ?

rence du monde moderne, méconnaissait totalement la valeur documentaire des « premiers essais », ébauches trop imparfaites pour mériter de survivre ; seule l'œuvre achevée était digne d'être conservée et transmise : les brouillons, témoins d'une période de tâtonnements, étaient non seulement méprisables, mais encore suspects, et capables tout au plus de déshonorer la mémoire de leur auteur. En outre, les premiers essais littéraires coptes chrétiens datent d'une époque où le christianisme était en butte à toutes sortes de restrictions, quand ce n'étaient pas des persécutions, destructrices de vies et d'écrits. Quand on essaie d'explorer les origines du christianisme de langue copte, l'argument « ex silentio » doit donc être manié avec une grande prudence.

L'idée d'utiliser le copte à des fins littéraires est-elle née dans un groupement ethnique ou religieux particulier, d'où elle s'est répandue, du fait de ses succès, et de sa commodité, dans les groupements religieux concurrents, puis dans l'ensemble du peuple égyptien ?

Pendant longtemps, on a cru devoir attribuer cette innovation au christianisme : le copte ne paraissait-il pas être comme surgi du néant au III^e siècle, époque où se manifeste aussi la grande activité évangélisatrice des chrétiens égyptiens de langue grecque envers ceux de langue égyptienne ? Et l'usage du démotique, symbole abhorré du paganisme, ne s'était-il pas éteint au moment où la prépondérance des cultes anciens était définitivement abattue ?

Aujourd'hui, beaucoup d'auteurs admettent que l'usage littéraire du copte remonterait plutôt à l'une ou l'autre des sectes hétérodoxes pullulant en Egypte au II^e siècle, et l'on cite en particulier les gnostiques. Ces sectes, nées probablement dans les milieux de langue grecque, se seraient tournées très tôt vers les milieux de langue égyptienne, et ce serait leur prosélytisme ardent qui aurait déterminé, avec quelque retard, l'activité missionnaire de l'Eglise orthodoxe envers le peuple copte. Il faut remarquer toutefois que, malgré ce qui a pu être dit ou écrit, les manuscrits gnostiques ou manichéens ne sont pas paléographiquement antérieurs aux plus anciennes copies bibliques coptes. On ne peut accepter comme des données objectives les dates proposées par les divers éditeurs de ces textes, car les uns sont naturellement « optimistes », les autres « pessimistes ». Il faut comparer ces manuscrits entre eux, comme l'a fait si excellemment P. Kahle (*Bala'izah*, I, p. 269-278), et il apparaît alors que la priorité des copies non chrétiennes n'est pas aussi évidente qu'on veut bien le dire ¹.

¹ Cf. *infra*, note 5.

L. Th. Lefort ¹ s'était demandé si ce n'étaient pas les Juifs d'Égypte qui, les premiers, avaient fait du copte une langue littéraire en créant, très tôt, une version protosahidique (partielle ?) de l'Ancien Testament. En effet, d'une part, il semble qu'une partie au moins de la traduction syriaque de l'A.T. soit antérieure à celle du N.T., et ait été faite par des Juifs, à l'usage de leurs coréligionnaires d'Adiabène, qui n'entendaient plus suffisamment ni l'hébreu ni le grec. D'autre part, Lefort a cru pouvoir relever dans la version sahidique de certaines parties de l'A.T. des constructions archaïques, absentes des traductions néotestamentaires, et qui pourraient suggérer que l'A.T. ait été traduit en copte par des Juifs, avant que le N.T. l'ait été par des chrétiens. Mais la valeur probante de tels arguments a été fortement contestée ² : il était normal que, dans une Église chrétienne, la version du N.T. eût été plus fréquemment révisée et « modernisée » que celle de l'A.T. ; il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que le style de l'A.T. copte contînt un nombre relativement élevé de constructions archaïques. Et surtout, on s'est demandé en quel endroit d'Égypte aurait pu se trouver une colonie juive assez importante, ayant perdu l'usage non seulement de l'hébreu, mais encore du grec, au point d'avoir besoin d'une version copte de l'A.T. ³ S'il faut donc abandonner cette hypothèse comme étant, dans l'état actuel de nos connaissances, trop invraisemblable, il n'en reste pas moins que nos plus anciens manuscrits coptes bibliques contiennent des textes de l'A.T. ⁴ Est-ce une pure coïncidence ? Est-ce un hasard également si la *seule* copie ⁵ de texte biblique utilisant un alphabet nettement vieux-copte, le Papyrus Bodmer VI, nous rapporte encore une section de l'A.T., plus de la moitié du livre des Proverbes ? ⁶ Ce

¹ *Muséon*, LXI, p. 168 s., LXII, p. 19 s.

² Voyez surtout P. KAHLE : *Bala'izah*, I, p. 263-264.

³ Les « besoins » d'une communauté religieuse de cette époque ne sauraient cependant être jugés d'après notre optique actuelle (cf. *infra*, p. 13 s.). Peut-être nous faisons-nous, d'ailleurs, de ce judaïsme, une idée trop restrictive, correspondant à un état de réaction, de rigidité, de sclérose, qu'il n'atteignit que plus tard.

⁴ Voyez la liste établie par P. KAHLE : *Bala'izah*, I, p. 269-274, et surtout p. 278 : du III^e siècle, nous n'avons qu'un seul manuscrit copte, de l'A. T. ; des III^e-IV^e siècles, 2 mss., également de l'A. T. ; dès le IV^e siècle, l'équilibre se modifie lentement : A. T. 18 mss., N. T. 17 mss., gnostiques-manichéens 15 mss., autres 15 mss. ; des IV^e-V^e siècles, A. T. 18 mss., N. T. 14 mss., gnostiques, etc. 4 mss., autres 6 mss. ; du V^e siècle, A. T. 12 mss., N.T. 25 mss., gnostiques, etc. 7 mss., autres 9 mss.

⁵ Evidemment : la seule copie retrouvée jusqu'à ce jour.

⁶ Chose curieuse : c'est également le livre des Proverbes qui fut le premier ouvrage traduit dans la version arménienne ; ce fut un commencement « judicieux », selon l'historien Moïse de Khoren (cf. G. BARDY : *La question des langues dans l'Église ancienne*, p. 35).

fait, s'il n'est pas dû simplement à des causes fortuites, à la fortune aveugle qui a conduit, à travers mille dangers, certains manuscrits jusqu'à nous, ne nous oblige naturellement pas à admettre que les premiers traducteurs de l'A.T. en copte aient été nécessairement des Juifs : ce pourraient être également des chrétiens, avant que la formation du canon néotestamentaire eût été achevée, à une époque où les écrits du N.T. n'étaient pas considérés comme « Écriture sainte » au même titre que ceux de l'A.T. En revanche, on imaginerait mal des gnostiques ou des manichéens traduisant la Bible en commençant par l'A.T., et non par le N.T.

L'idée de substituer, dans la langue égyptienne, les caractères grecs aux caractères démotiques, fut suscitée par une nécessité pratique généralement reconnue, et indépendante de la situation ou des intentions de tout groupement religieux particulier. Du moment qu'on savait de moins en moins bien lire les caractères démotiques, il fallait les transcrire phonétiquement au moyen de lettres grecques. On le fit d'abord pour des étiquettes de momies, et surtout pour des formules de magie, où il était essentiel de prononcer correctement les mots sacrés. La seule question est de savoir à qui remonte la *généralisation* de ce procédé. Peut-être à une catégorie de lettrés tels que les notaires ? Sans doute aussi à un ou plusieurs mouvements religieux, vivement préoccupés d'atteindre rapidement les masses populaires ignorant la langue grecque. Pour cela, le christianisme peut fort bien entrer en ligne de compte, aussi bien que n'importe laquelle des sectes gnostiques, manichéennes, ou autres, si nombreuses en Egypte au II^e siècle. Il est possible que ces divers mouvements aient tous adopté le copte presque simultanément. En tous cas, il serait injuste de dénier au christianisme égyptien du II^e siècle une ardeur missionnaire authentique, même si les résultats de cette mission ne se sont fait sentir qu'au III^e siècle ¹.

Nous avons déjà dit que nous ne savons presque rien de l'Eglise égyptienne au II^e siècle. De ce silence des documents et des auteurs, on déduit généralement qu'elle était numériquement peu importante, et qu'elle ne s'était pas étendue en dehors des milieux hellénistiques ². Par Clément d'Alexandrie († 217), nous apprenons que durant la persécution de Septime Sévère (en 202) des chrétiens furent amenés

¹ Il nous paraît inutile et invraisemblable d'attribuer la généralisation de ce procédé à *une* personnalité particulièrement clairvoyante (p. ex. Hiéracas, cf. P. KAHLE : *Bala'izah*, I, p. 259). A cette époque (et bien avant la fin du III^e siècle), les inconvénients du démotique (avec son alphabet essentiellement consonnantique) étaient si largement ressentis, que les avantages évidents du copte se manifestèrent sans doute par eux-mêmes, et causèrent sa diffusion progressive (lente, puis de plus en plus rapide).

² Cf. H. I. BELL : *Evidence for Christianity in Egypt during the Roman period*, Harvard Theological Review, XXXVII, p. 185 s.

à Alexandrie, où ils furent mis à mort ; ils provenaient ἀπ' Αἰγύπτου καὶ Θηβαίδος ἀπασής. Le patriarche Démétrius (en fonctions de 188 à 231) nomma trois évêques, mais son successeur Héraclas (231 à 247) en nomma vingt. Il faut attendre le patriarcat de Denys (247 à 264) pour voir le nombre des communautés chrétiennes se multiplier très largement ¹. Origène, le premier, nous parle de chrétiens Αἰγύπτιοι (en les distinguant des « grecs »), mais le nombre de ces premiers « coptes » n'attire pas l'attention avant la persécution de Décus (250) : parmi les martyrs de cette persécution, Denys d'Alexandrie met en évidence les Egyptiens de souche, tels que Ater, Héron, Isidore, Macar, Némésion.

Le premier écrivain égyptien dont nous entendons dire qu'il écrivit aussi en copte, est l'étrange Hiéracas (270 à 360 environ) ². C'est aussi à la fin du III^e siècle que le monachisme commence à se développer en Egypte, avec saint Antoine, et beaucoup d'autres moines originaires des classes pauvres de l'Egypte, ne sachant, tous, que le copte. Il faut attendre le IV^e siècle pour avoir des écrivains coptes de quelque importance, tels que Pakhôme, Athanase, et surtout Schénouté. C'est aussi à la fin du III^e siècle qu'ont dû être composées les premières traductions indigènes de livres gnostiques ou manichéens. Le grec resta cependant la langue dominante dans l'Eglise jusqu'au Concile de Chalcédoine (451).

Si l'Evangile fut apporté en Egypte par des missionnaires du type d'Apollon, prédicateurs intelligents et zélés, mais porteurs d'une doctrine incomplète, le christianisme égyptien du II^e siècle a pu paraître, dans les époques suivantes, suspect et hétérodoxe. On aura préféré passer sous silence ses douteuses conquêtes. Et peut-être s'est-il déjà passé alors ce qui se passa plus tard dans cette terre d'Egypte, si opiniâtrement particulariste et nationaliste : des essais de ramener ces premiers convertis à une doctrine plus orthodoxe ont pu pousser la majeure partie d'entre eux dans des sectes parachrétiennes, comme celles de la gnose ou le manichéisme. Ce temps de crise, d'épuration, aura laissé derrière lui une Eglise orthodoxe fortement diminuée, et obligée de reprendre l'évangélisation des natifs égyptiens sur d'autres bases... Faute de documents, nous sommes, hélas, obligés de nous contenter ici de suppositions.

En admettant même que l'usage littéraire du copte ait commencé dans la seconde moitié du II^e siècle, y eut-il une version biblique copte à cette époque ? Etait-elle vraiment nécessaire dans une Eglise où,

¹ Cf. EUSÈBE DE CÉSARÉE : *Hist. eccl.*, VII, 24. On sait que Denys s'intéressa très sérieusement à la conversion des indigènes de langue égyptienne.

² Cf. C. SCHMIDT : *ZNTW*, XXIV, p. 221 s. : συνεγράψατο δὲ Ἑλληνικῶς τε καὶ Αἰγυπτιακῶς.

semble-t-il, les neuf dixièmes des auditeurs comprenaient le grec ? Avant de répondre à cette question, nous devons essayer de nous débarrasser de notre mentalité « utilitariste » d'hommes modernes. Pour nous, une traduction biblique est une grande entreprise, nécessitant beaucoup de soins et de compétences... non seulement parce qu'il s'agit de sauvegarder la pureté de l'Évangile, mais aussi parce qu'il faudra mettre au service de cette œuvre de grands moyens financiers, et que l'argent ne doit pas être gaspillé. Une traduction nouvelle doit donc être, en quelque sorte, « rentable » ; elle doit être rendue vraiment indispensable par l'existence d'un grand nombre d'hommes incapables d'entendre l'Évangile autrement que par ce moyen. Quand la preuve de ce « besoin » a été faite, le projet peut être accepté et réalisé ; la traduction nouvelle sera imprimée et tirée à un grand nombre d'exemplaires ; on veillera donc à ce qu'elle soit aussi parfaite que possible, étant donné la large diffusion qui lui sera assurée. Il en fut certainement aussi de même, toutes proportions gardées, pour les versions « officielles » de l'Église ancienne, comme la sahidique et la bohaïrique classiques : la communauté veilla constamment à assurer et à conserver la pureté d'un texte qu'elle couvrait de son autorité.

Mais, en dehors de ces versions « officielles », il y eut sans doute beaucoup de traductions partielles et individuelles, nées de la nécessité immédiate de l'évangélisation dans telle ou telle situation donnée, s'adressant à un public restreint, peut-être même, dans certains cas, à un seul homme ¹. Quand on examine, par exemple, l'œuvre de saint Jérôme ou de saint Augustin, on est frappé de voir avec quelle rapidité on pouvait se décider à faire la traduction sommaire d'un texte, dans un but limité. L'essentiel n'était-il pas de communiquer le plus rapidement et le plus efficacement possible le message du salut à des hommes que leur ignorance exposait au danger, toujours imminent, de la mort éternelle ? Aujourd'hui, il ne viendrait à personne l'idée d'entreprendre la traduction d'un texte dans une langue étrangère, si cette traduction a déjà été faite, et peut être trouvée en librairie. Mais, à cette époque, les circonstances pratiques n'étaient pas du tout les mêmes. Un chrétien de langue grecque voulait-il communiquer un évangile à l'un de ses amis ne sachant que le copte ? Il savait peut-être qu'ailleurs d'autres avaient déjà traduit le même passage et que cette version primitive existait quelque part... Mais où la trouver ? Comment en obtenir une copie ? Quelle perte de temps nécessiterait une telle recherche, et comme le résultat pouvait en être hasardeux ! Mieux valait faire une nouvelle traduction, rapidement,

¹ Nous pensons au cas où tel passage biblique était communiqué à l'occasion d'une correspondance épistolaire.

sommairement, puisqu'il ne s'agissait pas d'élaborer une version officielle, destinée au grand public ¹.

Nous évoquons là, pour illustrer notre propos, un exemple purement conventionnel. Mais en fait, les premières traductions de la Bible en copte furent sans doute des versions orales, improvisées, à l'occasion du culte, pour ceux des auditeurs qui ne comprenaient pas suffisamment le grec ; il s'agissait donc d'une sorte de traduction « simultanée », qui visait avant tout à rendre *intelligible* le message évangélique, et qui usait de tous les moyens servant à réaliser cette fin, n'hésitant pas, vraisemblablement, à clarifier le texte, à l'expliquer par des gloses ou des périphrases : c'était ainsi, presque autant qu'une version, même très libre, une *actualisation* du mot à mot original, et, en quelque sorte, une prédication. De telles « traductions » n'étaient évidemment pas destinées à être mises par écrit et diffusées ; mais on comprendra aussi que, très tôt, tel ou tel auditeur ait désiré fixer, par la sténographie ou par quelque autre moyen, le message extraordinaire qu'il avait entendu, et dont il voulait faire bénéficier également sa famille ou son entourage. L'imperfection de telles versions improvisées dut apparaître bien plus fortement lorsqu'elles furent devenues « texte », et qu'elles purent être comparées méthodiquement avec l'original : il fallut alors les réviser, les améliorer, ce qui fut fait très tôt sans doute, et progressivement, suivant des méthodes et des principes divers, qui reflètent eux-mêmes les différents stades évolutifs de l'Eglise primitive. Mais les choses ne pouvaient en rester là. On avait d'abord, il est vrai, destiné ces premiers textes à un usage tout à fait privé ; or il vint un moment où telle assemblée locale, en son entier, sentit le besoin d'entendre la Parole de Dieu avant tout dans « sa » propre langue. C'est ainsi que, plus tard, les meilleures de ces versions individuelles purent être utilisées, ici ou là, dans les communautés ². Toutefois, il fallait qu'elles fussent à la hauteur de leur nouvelle tâche : on ne cessait donc de les amender, et pour cela, il fallait se reporter à un texte normatif, le texte original... qui avait,

¹ Dans un même ordre d'idées, si on admet les arguments présentés par le professeur G. Garitte à propos de l'Evangile selon Thomas (*Muséon*, LXXIII, 1-2, Louvain, 1960), il ne nous paraît pas du tout si invraisemblable qu'un tel texte ait pu être rédigé premièrement en grec, puis ait été traduit en copte, et qu'ensuite cette version copte ait été retraduite en grec par un gnostique hellénique n'ayant pas l'original grec sous la main, ou ne sachant pas même que cet original existait. Du moment qu'il ne s'agissait pas de versions officielles, de tels avatars paraissent parfaitement possibles.

² P. KAHLE : *Bala'izah*, I, p. 260, admet comme possible l'existence de telles versions individuelles peu avant le milieu du III^e siècle, à Alexandrie, en une sorte de semi-sahidique, et, plus tard, plus au nord, dans la vallée du Nil, en un sahidique déjà standardisé.

lui aussi, quelque tendance à évoluer ¹. Enfin, ce fut l'Église (ethnique) tout entière qui voulut avoir « sa » Bible ; or, de même qu'il ne pouvait y avoir qu'une Écriture sainte, il fallut établir une Bible copte, une version officielle. La première traduction qui atteignit ce stade suprême fut apparemment la version sahidique classique. Par son origine, la version bohaïrique n'est peut-être pas beaucoup plus tardive, mais elle n'acquies son importance que plus tard et évinça la sahidique au XI^e siècle seulement. Ceux qui furent chargés d'établir le texte *unique* utilisèrent sans doute, du moins en partie, l'une ou l'autre des traductions individuelles alors en circulation : celle qui leur parut, pour tel passage, la meilleure, quitte à l'améliorer encore ici ou là.

Il faut voir maintenant si quelques faits viennent corroborer nos déductions. Reste-t-il quelques traces de versions coptes primitives, différentes de la sahidique et de la bohaïrique classiques ? Avant la découverte des Papyri Bodmer, on n'avait guère, dans ce domaine, que des lambeaux, trop courts pour permettre une étude comparative des textes et des procédés de traduction. Mais maintenant, nous avons plusieurs documents de grande envergure, et fort intéressants à ce point de vue.

Le P. Bodmer III, manuscrit du IV^e siècle contenant l'évangile de Jean et les trois premiers chapitres de la Genèse en bohaïrique, reposa immédiatement le problème de l'ancienneté de la version bohaïrique classique. En effet, la presque totalité des manuscrits attestant cette version ne remontent pas plus haut que le IX^e siècle, et cette version elle-même paraît souvent basée sur un original grec tardif : tout cela ne plaide guère en sa faveur, et c'est pourquoi on la considérait en général comme plus récente que la sahidique ; dans l'Introduction au N.T. grec de Nestle (23^e édition), on la datait encore du VI^e siècle (la sahidique, du III^e siècle). Toutefois, quelques égyptologues et coptisants, dont P. Kahle, s'étaient élevés contre une date aussi tardive :

D'une part, le bohaïrique, en tant que dialecte, présente de nombreuses caractéristiques archaïques, rendant peu probable qu'il soit parvenu au stade de langue littéraire aussi longtemps après les autres

¹ Dans ce contact continuuel entre le grec et le copte, les contaminations ont pu être réciproques. Serait-il inconcevable qu'au II^e siècle, par exemple, des formes textuelles coptes primitives aient influencé par contre-coup des copies grecques ? En particulier, les mots grecs du texte copte n'ont-ils pu s'infiltrer dans l'original et y supplanter des termes ressemblants, qui s'y trouvaient légitimement, mais avaient l'inconvénient de représenter une « lectio difficilior », ou qui, simplement, paraissaient moins précis, moins expressifs ? C'est peut-être ce qui s'est passé pour $\rho\omicron\delta\omicron\nu\iota\pi\tau\eta\rho$ en Jean 13 : 5 : qui sait, du P. Bodmer II (grec, des II^e-III^e siècles), ou du P. Bodmer III (bohaïrique, du IV^e (?) siècle), lequel de ces deux témoins, ou lequel de leurs modèles, grec ou copte, a pu influencer l'autre ?

dialectes coptes ; en outre, dans son écriture, le bohaïrique a conservé, lui seul, le *chai*, lettre qu'on trouve, aux origines, dans les textes vieux-coptes, et qui n'a pas été conservée par les autres dialectes.

D'autre part, trois fragments de manuscrits anciens semblent attester l'existence de la version bohaïrique classique au IV^e siècle déjà :

1^o Le Papyrus Michigan 926, cahier d'écolier, contient, après des exercices d'écriture syllabiques, un court fragment biblique bohaïrique, lequel, bien que très lacuneux, semble pouvoir être rattaché à la version bohaïrique classique. Sa date fut d'abord longuement discutée, puis on crut pouvoir la situer au IV^e siècle : il est difficile de dater avec précision une écriture d'écolier exagérément grande et maladroite. Relevons cependant que ce texte contient plusieurs caractéristiques dialectales se rencontrant également dans le P. Bodmer III.

2^o Le Ms. Or. 6948 (3-4) du British Museum, en fayoumique (IV^e-V^e siècles), contient un fragment du livre des Actes, et semble devoir être rattaché à la version bohaïrique.

3^o Enfin, le fragment de l'épître aux Philippiens, en sahidico-bohaïrique, Bala'izah n^o 19 (IV^e-V^e siècles), est également court, lacuneux, et ne se rattache qu'approximativement à la version bohaïrique classique.

Ces trois fragments ne prouvent pas précisément l'antiquité de la version bohaïrique classique dans son ensemble, mais prouvent qu'en tous cas certaines sections bibliques étaient déjà traduites en bohaïrique (ou dans quelque autre dialecte) à cette époque, et dans des versions partielles, individuelles, qui furent réutilisées lors de la rédaction de la version bohaïrique classique.

Le P. Bodmer III, en fait, ne se rattache ni à la version bohaïrique classique, ni à la sahidique. Le bohaïrique qu'il utilise est parfois teinté de sahidismes, les procédés de traduction rappellent souvent ceux de la version sahidique, mais presque toujours la ressemblance de ces deux textes s'arrête là. Sans doute avons-nous affaire à une version bohaïrique partielle et indépendante, ou peut-être encore la traduction en bohaïrique de l'une des versions sahidiques individuelles ayant précédé celle qui devint officielle. Les relations du P. Bodmer III avec la version bohaïrique classique sont plus précises. Si ces deux formes textuelles diffèrent beaucoup par leurs procédés, et même par leur vocabulaire, si elles présentent, l'une par rapport à l'autre, des variantes considérables, on retrouve en revanche des membres de phrase entiers du P. Bodmer III dans la version bohaïrique classique. On peut donc déduire légitimement, pensons-nous, que lors de la

rédaction de ce nouveau texte « officiel » on se servit, entre autres, de la version bohaïrique partielle représentée par le P. Bodmer III ¹.

Dans le choix de son vocabulaire, ce papyrus présente plusieurs caractéristiques insolites nous ayant paru être les indices d'une version biblique issue de milieux gnostiques. Un examen plus attentif de ces particularités nous a amené à réviser notre jugement, et nous n'osions plus, aujourd'hui, être aussi affirmatifs ². Nous pensons maintenant que le milieu dans lequel notre texte a vu le jour n'était peut-être pas encore marqué d'une orthodoxie aussi rigoureuse que celle qui marqua les versions coptes classiques. Le P. Bodmer III utilise, par exemple, le terme grec de ΛΟΓΟΣ, qui fut par la suite éliminé du texte officiel, sans doute pour éviter de donner prise à la spéculation gnostique ; on pourrait en déduire que la rédaction de notre texte fut effectuée avant que la lutte entre le christianisme orthodoxe et la gnose ait atteint son point le plus aigu : ce serait la période à laquelle s'ajoutèrent, au noyau de l'évangile selon saint Thomas, ses sentences les plus iréniques, soit la fin du II^e siècle ³.

Nous avons déjà évoqué les caractéristiques graphiques du P. Bodmer VI. Ce document suit la version sahidique classique, avec, toutefois, de nombreuses variantes. Il n'est pas impossible que ce papyrus dérive d'un modèle archaïque, attestant un stade primitif du texte officialisé par la suite.

Il faudrait parler enfin d'un papyrus encore inédit, contenant, en un sahidique fortement teinté de bohaïrismes et d'akhmîmismes, une forme raccourcie du livre de Josué. Ce papyrus nous donne un texte entièrement indépendant de la version sahidique classique, et qui sera sans doute fort intéressant à étudier. La traduction originale contenue dans le P. Bodmer III avait été faite soigneusement et pouvait rivaliser, pour l'exactitude, avec les versions coptes classiques. Ici, la situation est bien différente : nous avons affaire soit à une version extrêmement libre, soit à un texte sauvage. Sans doute, une traduction aussi approximative n'était-elle pas destinée à l'usage ecclésiastique courant.

¹ Voyez, à ce sujet, l'étude analytique détaillée que nous avons donnée dans le *Muséon*, LXXIV, 3-4, Louvain 1961.

² Faut-il vraiment qualifier de « gnostique » tout ce qui ne correspond pas à la terminologie de l'Eglise « orthodoxe » des III^e-IV^e siècles ?

³ Signalons une autre coïncidence, qui n'est sans doute qu'un archaïsme commun : l'Evangile de Vérité n'utilise qu'une fois (33 : 2) la conjonction copte très courante correspondant à καί, mais dont l'usage régulier et abondant provient sans doute d'un effort de littéralisme dû aux traducteurs bibliques coptes. De même, le P. Bodmer III fait usage de cette conjonction avec une parcimonie remarquable. Or, ces deux textes donnent chacun, du même mot, une forme orthographique inconnue jusqu'ici : *ouohe* (P. B. III) et *ouaha* (Ev. Vér.).

Récapitulons maintenant notre propos. D'une part, les premiers essais d'écriture copte ne paraissent guère antérieurs à la fin du I^{er} siècle après Jésus-Christ, et, de par les besoins de la propagande gnostique ou chrétienne, le copte littéraire semble avoir pris consistance dans le courant du III^e siècle, ou, à la rigueur, au début de ce siècle. Mais d'autre part, les documents retrouvés nous attestent, dès la seconde moitié du III^e siècle, l'existence d'une version biblique sahidique déjà parvenue à son point d'achèvement. Nous ignorons trop de choses sur l'Eglise chrétienne d'Egypte au II^e siècle, ses doctrines, ses luttes internes ou externes, ses essais d'expansion, pour oser porter sur ce point un jugement catégorique. Disons simplement qu'en comparant les faits connus en Egypte avec ceux qui nous sont rapportés de Syrie, de Rome, d'Afrique, il ne nous paraîtrait pas surprenant d'apprendre, un jour, par quelque nouveau témoin, que les premières traductions bibliques en langue copte aient été faites déjà dans la seconde moitié du II^e siècle, ou, du moins, à la fin du II^e siècle. A travers ces traductions, on pourrait alors entrevoir des textes originaux aussi anciens, ou plus anciens que la plupart des témoins les plus antiques de la Bible grecque. C'est une éventualité dont il faut tenir compte, chaque fois qu'on utilise les versions coptes archaïques dans une étude de critique textuelle, d'autant plus qu'on peut retrouver, dans tout écrit copte, avec un grand degré de certitude, une partie du vocabulaire grec de l'original dont il est issu.

Souhaitons que d'autres documents, s'ajoutant à ceux qui nous sont déjà accessibles, viennent jeter une nouvelle lumière sur les origines du christianisme en Egypte, et nous permettent ainsi de mieux connaître l'évolution religieuse de ce pays, qui a joué un rôle si important dans l'histoire de l'Eglise primitive.

RODOLPHE KASSER.